

Aux sources de la croyance : petite histoire d'une formule

Jean-François Riaux

Professeur en classes préparatoires, lycée St-Michel de Picpus (Paris),
Auteur entre autres articles de "Saint-Paul ou l'homme saisi au vif même de
son existence" (Revue de théologie, 2003).

Article avec l'aimable participation de Jean Deprun, professeur émérite à l'Université Paris I.

"*Primus in orbe deos fecit timor*"

(Pétrone ou Stace)

C'est en premier la crainte
qui a créé les dieux sur terre

(ou)

La peur a fait les Dieux

Cette célèbre assertion en forme de vers pose d'emblée problème quant à sa prime apparition. On soutiendra prudemment qu'elle procède d'une double naissance en ce sens où deux écrivains latins, Pétrone (mort en 66 après J.C., familier de Néron, compromis dans la conspiration de Pison et contraint de se donner la mort) et Stace (poète apprécié pour ses oeuvres de circonstances, mort en 96 après J.C.) peuvent l'un et l'autre être considérés comme les auteurs de ces propos ; c'est parce que l'on ignore la chronologie précise de la diffusion de leurs écrits, qu'il ne convient pas d'attribuer la paternité de "*Primus in orbe...*" à l'un plutôt qu'à l'autre. La formule serait apparue sous la plume de Pétrone (sorte de Restif de la Bretonne antique) dans l'un de ses pastiches d'hymnes en vers métriques de son *Satiricon*, roman¹ ayant pour objet

la peinture d'amours sulfureuses au milieu des bas-fonds de Rome. Ce texte, au caractère licencieux, a d'emblée alimenté bon nombre de rumeurs, au point que Tacite soutiendra que Pétrone le rédigea *in extenso* "veines ouvertes" pendant son suicide ! Durant cette même seconde moitié du premier siècle de notre ère, Stace, (connu comme chantre, dans ses poèmes *les Silves*, des festivités de la cour impériale) fait dire à un protagoniste de son imposante épopée, *la Thébaïde*, au vers 661 "*Primus in orbe deos fecit timor ! et tibi tuto // nunc eat iste furor...*". Cette oeuvre qui reprend le célèbre conflit entre Étéocle et Polynice (les deux fils d'Oedipe qui auraient dû alternativement régner sur Thèbes si le premier n'avait pas refusé de céder la place au second), nous conduit, au livre III, à assister à un dialogue entre un guerrier et un devin. Ce dernier, peu enclin à donner voie à la violence, invite avec véhémence à éviter tout combat ; le guerrier va alors injurier le

devin et s'exclame : "*Primus in orbe...*". Il y aurait anachronisme à vouloir interpréter ces propos du belliciste comme ceux d'un libre-penseur, il s'agit plutôt de comprendre sa réaction comme celle d'un combattant aiguillonné par la *furor* ou possession démoniaque provoquée par l'attitude du prêtre devin. La formule a-t-elle un passé, ou pré-existe-t-elle chez d'autres auteurs en des termes assez proches de ceux employés par Pétrone et Stace ? On peut être tenté de remonter à Lucrèce (98-55 av. J.C.) qui, du vers 1218 au vers 1221 du *De natura rerum* (chant V), s'interroge sur l'effroi religieux qui saisit le cœur de l'homme lorsque la foudre déchire les cieux : "Au reste, quel est l'homme à qui la crainte des dieux n'étreint pas le cœur ? dont le corps ne se contracte d'effroi quand sous les terribles traits de la foudre, la terre embrasée se met à trembler et que d'épouvantables grondements courent à travers le ciel ?"². On doit remarquer que Lucrèce ne dit pas

(1) Le texte nous est parvenu fort mutilé ; la conjecture selon laquelle la formule "*Primus in orbe...*" correspondrait à l'une des nombreuses lacunes repérables est la plus plausible.

(2) Ed. Garnier-Flammarion, trad. H.Clouard.

strictement que la foudre *fait* les dieux mais que la crainte des dieux et la frayeur due aux éclairs embrasant la terre sont en quelque sorte concomitantes ; c'est un peu plus haut dans le chant V, aux vers 1168 et sq., que l'on peut repérer une réflexion plus substantielle sur l'origine des dieux, ou du moins sur la genèse initiale de leur représentation en nous-mêmes. L'origine de cette représentation serait *onirique* et obéit à une double modalité. L'homme endormi, si s'estompent en lui les reliefs des frayeurs diurnes, est réceptif aux "simulacres" des dieux, c'est-à-dire à la subtile translation matérielle (depuis les arrière-mondes jusqu'à notre univers) des effigies des dieux mêmes : le sommeil paisible est propice à la réception en notre âme de ces *clichés* divins ; mais lorsque d'étranges phénomènes excitent l'imagination de l'homme primitif, alors ce dernier attribue dans ses songes une dimension hyperbolique, démesurée aux objets des visions hallucinées produites à l'état de veille sur l'écran de son imagination : "En ces temps primitifs, les mortels voyaient en imagination, même tout éveillés, d'incomparables figures de dieux, qui prenaient *pendant leur sommeil*³ une grandeur plus étonnante". L'inquiétant spectacle de la nature, des songes qui rompent toute mesure, autant de facteurs qui nourrissent la *cura*, l'angoisse des hommes. Si Lucrèce déplore l'origine subjective (c'est-à-dire hallucinatoire) de l'idée qu'on se fait des dieux, il ne refuse pas pour autant toute valeur *objective* à l'idée elle-même : une idée n'est pas forcément discréditée parce que son origine obéit à une psychogenèse particulière. Lucrèce, en fidèle disciple d'Epicure, gardien d'une rigoureuse orthodoxie, n'a nullement nié l'existence des dieux ; ces derniers, parce qu'ils jouissent d'une corporéité inaltérable garante d'une *ataraxie* perpétuelle, sont, à l'in-

verse de ce que leur prête la foule, les êtres les plus aptes à nous inspirer la pleine sérénité. Enfin, si l'on retient qu'après la disparition de Lucrèce, le poète latin Horace (65-8 av. J.C.), lui-même enclin à cultiver un épicurisme élégant, écrit au livre III de sa cinquième *Ode* : "Quand il tonne au ciel, nous avons cru que Jupiter régnait", on peut avancer que dans la chaîne qui mène à "*Primus in orbe...*", Horace forge un maillon qui a dû jouer son rôle.

Assurément, Pétrone ou Stace n'ont pas littéralement repris une expression épicurienne, mais ce qu'ils ont formulé, porte bien le sceau de l'épicurisme latin.

Quant à la postérité de "*Primus in orbe...*", c'est-à-dire toutes les occurrences où la formule servira de faire-valoir aux uns, de repoussoir aux autres, elle est imposante.

Dès la fin du XI^e siècle, les théologiens la sollicitent au sein de diverses polémiques ; Abélard (1079-1142), dans un chapitre de sa *Théologie chrétienne*⁴ (ouvrage conçu en réponse à la condamnation par le concile de Soissons de son traité *De l'unité et de la trinité divine*), aborde, parmi de multiples questions, celle de la source du mot même de Dieu ; à ce propos, il fournit la réponse suivante : "Dieu est un mot grec étrange qui se traduit en latin par crainte" ; "c'est pourquoi", ajoute-t-il immédiatement, "un poète latin a dit : *Primus in orbe deos fecit timor*". Quoi qu'il en soit de la qualité de cette explication étymologique du nom de Dieu, il est singulier de constater qu'un grand théologien médiéval fait référence aux propos d'un auteur païen pour corroborer sa thèse d'une source affective du nom de Dieu. Il y a bien là comme un hommage rendu à la pertinence d'une formule qui circule par-delà les partis pris religieux ou philosophiques. Au XVI^e siècle, la religion réformée

condamne toutes les formes de dégénérescence du sentiment religieux ; les plus lettrés des défenseurs de la nouvelle foi sauront solliciter l'héritage antique pour dénoncer les effets désastreux de toute superstition. Ainsi, Calvin (1509-1564), riche d'une immense érudition acquise dès sa jeunesse au contact des milieux humanistes, puisera régulièrement dans sa connaissance des Anciens pour étayer ses satires des pratiques religieuses dévoyées ; à la lecture de son *Traité des Reliques* (1543), ouvrage qui développe une virulente critique de la vénération de ce qui peut subsister de la dépouille d'un saint ou de ses effets personnels, on découvre à nouveau à quel point l'effroi religieux est vilipendé en des termes que les anciens auraient volontiers repris à leur compte : (à propos de Saint-Antoine et de l'usage qu'on fit de sa dépouille et de ses objets personnels) "la *crainte* a engendré *dévotion*⁵ laquelle a aiguïté l'appétit d'avoir son corps à cause du profit". Réforme, Contre-Réforme, querelles théologiques foisonnantes contribuent tout au long du XVII^e siècle, à l'éclosion d'un scepticisme moderne qui se radicalise au sein des cénacles libertins : un rationalisme athée s'y développe. Il eût été surprenant qu'on ne fît point à nouveau référence à notre formule antique ; ainsi La Mothe le Vayer (1588-1672), précepteur du frère de Louis XIV, dans son *Traité de la vertu des païens*, au cours du *Dialogue sur la divinité*, cite l'expression latine "*Primus in orbe...*", nomme Pétrone et fait la distinction entre la source anxigène de l'idée de Dieu selon l'auteur du *Satiricon* et l'origine onirique de cette même idée selon Lucrèce. Si les athées libertins, pétris d'une authentique érudition, mènent un combat opiniâtre et généralement clandestin contre toutes les formes communes de superstition, si leur "superbe" (selon l'expression de Pascal) se confond avec la fierté de pouvoir se passer de Dieu, le souci de préserver leur "rang" (la plupart, en effet, sont proches ou issus de la

(3) C'est nous qui soulignons.

(4) Livre I chapitre 3, Ed. Patrologie latine.

(5) C'est nous qui soulignons.

grande aristocratie) l'emporte sur le scrupule intellectuel ; ainsi, alors même qu'ils nient toute existence de Dieu, ils n'hésitent pas à soutenir dans la dernière partie du célèbre manuscrit anonyme, le *Theophrastus redivivus*⁶, que "le prêtre est un imposteur nécessaire". En d'autres termes, le peuple doit être maintenu sous tutelle ; le prêtre, en entretenant la peur de l'au-delà, plus particulièrement celle des enfers, assure la mainmise des puissants sur les masses⁷. Les philosophes des Lumières avanceront moins masqués que la faction libertine du Grand Siècle. Au XVIII^e siècle, de nombreux philosophes se sont appropriés l'assertion latine et en ont fait une machine de guerre contre la religion chrétienne. Voltaire, dans son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*⁸ cite la formule antique ou s'en inspire comme dans son *Dictionnaire philosophique*⁹ à l'article "Religion" ; il trouve là matière à dénoncer les pratiques de tous les ministres sacerdotaux (depuis un Calchas immolant Iphigénie jusqu'au prêtre de son siècle) toujours prompts à manier l'aiguillon de la peur pour mieux assujettir la foule ignorante. Il convient de remarquer qu'en décelant dans les termes mêmes de la citation antique une sorte de collusion possible entre quelque clergé que ce soit et tout détenteur du pouvoir temporel, les hommes des Lumières confèrent une portée manifestement politique à "Primus in orbe...". Dans les rangs des matérialistes les plus convaincus, le baron d'Holbach (1723-1789, ennemi du Voltaire "théiste"), mû par une liberté d'opinion totale s'affichant à travers une franche hostilité au christianisme, se sert de "Primus in orbe..." comme d'une maxime de l'athéisme militant ; aussi est-ce en tête du premier chapitre d'une de ses œuvres les plus hardies, *La Contagion sacrée* (1768, publiée comme d'autres sous un pseudonyme), que notre formule se trouve promue ostensiblement en emblématique épigraphe d'une doctrine libre de toute transcendance. Dans

deux autres ouvrages, *Le Système de la nature* (1770) et *Le Bon Sens du curé Meslier* (1773), le baron d'Holbach continue d'instruire le procès de la religion chrétienne en multipliant les références utiles à sa cause ; *Le Bon Sens du curé Meslier*¹⁰ commence par une référence à Pétrone que le baron complète de façon très lucrétienne : "l'ignorance et la peur, voilà les pivots de toute religion". Il est dès lors manifeste que pour certains encyclopédistes (comme Diderot lui-même) les propos de l'auteur latin sont utilisés dans la perspective d'une éradication de toute religion ; sous la plume des "conspirateurs encyclopédiques", l'allégation antique, en apparence bien inoffensive, doit résonner comme un slogan visant à rallier ceux que l'athéisme séduit (au demeurant peu nombreux). Aussi, l'ouvrage anonyme le plus corrosif à l'endroit de la religion, le fameux *Traité des trois imposteurs*, paru vers 1770, (les trois imposteurs étant Moïse, Jésus-Christ, Mahomet) inclut-il notre formule¹¹. Assurément, les adversaires des Lumières¹² ont réagi aux attaques dont la religion était la cible. Parmi eux, l'abbé Nicolas Bergier (1718-1790), commensal du baron d'Holbach lui-même, prend habilement en compte l'adage versifié dans deux de ses

ouvrages, *L'origine des dieux du paganisme*¹³ d'une part, et *Examen du matérialisme*¹⁴ d'autre part ; dans le premier écrit, l'abbé nomme Pétrone, cautionne la formule "Primus in orbe..." en précisant qu'elle convient à l'intelligence de la genèse des seuls dieux païens ; dans le second, interrogeant le monothéisme primitif, il critique le vers latin en indiquant qu'il convient au portrait du païen qui cède à une terrible frayeur mais non à la droite interprétation de l'attitude authentiquement religieuse, laquelle est d'abord humble reconnaissance¹⁵ de l'existence d'un être plus grand que soi. Au XIX^e siècle, malgré toutes les formes de réaction accompagnant le régime de la Restauration et ceux qui lui succéderont, l'esprit des Lumières se transmue chez certains hommes de sciences ou lettrés (comme Hippolyte Taine, par exemple) en certitude absolue d'un déterminisme universel impliquant le rejet de toute transcendance ou de tout surnaturel ; un culte de la science positive se répand. On peut y être sensible sans pour autant sombrer dans le sectarisme : ce fut le cas du grand écrivain et philosophe français, Ernest Renan (1823-1892) ; à la fin du troisième de ses *Dialogues philosophiques*¹⁶, Renan, porté par une inspiration au souffle prophétique,

- (6) "Théophraste ressuscité", manuscrit qui a circulé clandestinement au XVII^e et a, parmi d'autres auteurs, inspiré La Bruyère.
- (7) Curieusement, on peut retrouver une telle thèse dans le chapitre consacré au "Grand Inquisiteur" dans "Les frères Karamozov" de Dostoïevski. Par ailleurs, Voltaire dirigeant la campagne philosophique pour la tolérance religieuse avait écrit: "Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer", signifiant par là ironiquement à quel point le pouvoir a besoin de la religion pour sa propre assise.
- (8) Chapitre 5 (Tome I, p. 13 de l'édition Pomeau).
- (9) P. 360 de l'édition Garnier Classiques
- (10) Ouvrage inspiré par le testament d'un prêtre champenois ; le prêtre y déclarait son athéisme.
- (11) Chapitre II, §1.
- (12) A ce propos, se reporter à l'ouvrage d'Albert Monod : "de Pascal à Chateaubriand : les défenseurs du christianisme de 1670 à 1802", Paris 1916.
- (13) Paris, 1767.
- (14) Paris, 1771, tome II, p.21.
- (15) Selon l'expression de l'Abbé Bergier.
- (16) Editions du C.N.R.S.

imagine le pire quant à l'avenir de notre civilisation, en concevant un règne des savants omnipotents. Ces derniers se feraient adorer par le peuple parce que terriblement craints ; Renan achève ces pages aux accents visionnaires par la citation (sans nom d'auteur) : "*Primus in orbe deos fecit timor*". Autrement dit, le culte de la science indissociable de l'effroi qu'elle suscite aveuglera les hommes à un point tel qu'ils s'inclineront devant les maîtres de la science comme en présence de nouveaux dieux¹⁷. A la peur ancestrale devant la nature, aux frayeurs qu'engendreraient les titulaires prométhéens de la science, Lénine (1870-1924) ajoutera la peur que tout individu éprouverait en présence des forces sociales, cette dernière, selon lui se substituant désormais à la première ; cette thèse, présentée dans un article d'une des innombrables revues où il intervenait, article intitulé "*Sur l'attitude du peuple ouvrier par rapport à la religion*", donne à Lénine l'occasion de recourir en russe à la formule issue de l'antiquité, en effet, il écrit (sans nommer Pétrone ou Stace) : "*la peur a créé les dieux*". L'originalité du point de vue de Lénine est de supposer que les forces sociales, aliénées tant qu'elles n'ont pas été homogénéisées dans le creuset de la révolution prolétarienne, sont pourvoyeuses de fantasmes collectifs qui érigent au rang d'icônes sacralisées certains hommes socialement importants (comme les rois, les tsars...) ; ils sont alors considérés comme des dieux et craints¹⁸. Avec le développement des sciences so-

ciales et l'étude comparée des religions, la fin du XIX^e siècle et le XX^e siècle offrent à nouveau à notre antique énoncé l'occasion de se faire valoir. Deux auteurs majeurs, Durkheim (1858-1917) et Bergson (1859-1941) y font référence. Le premier, dans *Les formes élémentaires de la vie religieuse*¹⁹, intègre à son analyse des "origines des croyances" l'énoncé du vers latin (sans en nommer l'auteur) et en conteste vigoureusement la valeur : "*La fameuse formule Primus in orbe deos fecit timor n'est nullement justifiée par les faits. Le primitif n'a pas vu dans ses dieux des étrangers, des ennemis, des être foncièrement malfaisants dont il était obligé de se concilier les faveurs, tout au contraire ce sont plutôt des amis, des parents, des protecteurs naturels. Ne sont-ce pas là les noms qu'il donne aux êtres de l'espèce totémique ?*". La référence au vers latin n'opère plus ici comme l'apophtegme ("dit notable de quelque personnage illustre". Littré) qu'on invoque pour conforter un parti pris philosophique ou corroborer les implications d'un système, au contraire, elle apparaît comme ce qui, au titre d'une exigence d'objectivité instruite par les faits, doit être abandonné. Durkheim, en sociologue éclairé par les récents acquis de l'ethnographie, entend approcher le phénomène religieux en étudiant les formes au sein des sociétés primitives (d'Australie, plus particulièrement) ; il détache donc ce que l'on nomme le "sacré" de tous les présupposés à l'œuvre dans notre configuration religieuse occidentale. Pour ces sociétés, le

monde relève d'un ordre intemporel dans lequel chacun, dieu ou homme, a sa place, son rôle ; dans un tel contexte, l'homme n'est ni la *créature* d'un Etre tout puissant (comme le proclament les monothéismes issus du courant mosaïque) ni (comme chez Platon) le *mixte* d'âme et de matière qui se tourne vers les dieux pour leur prêter la perfection (l'immortalité) dont il est privé. Ces deux postures en déterminant ou le sentiment d'être assujéti à la volonté d'un créateur ou le sentiment d'une infériorité ontologique irréductible, sont les matrices d'une crainte radicale, génératrice d'une religiosité spécifique qui n'a nul équivalent dans les groupes étudiés par Durkheim ; ainsi "*la puissance à laquelle s'adresse le culte, il (l'homme primitif) ne se la représente pas planant très haut au-dessus de lui et l'écrasant de sa supériorité*²⁰". La divinité "*immanente à lui-même*²¹", c'est-à-dire à l'individu et au groupe dont il est membre, partageant la même consubstantialité ; de la sorte, les dieux qu'on honore sont moins des *étrangers* que des *amis*. Enfin, c'est dans le dernier ouvrage de Bergson, *Les deux sources de la morale et de la religion*²², écrit empruntant beaucoup aux recherches de l'ethnologie et de la sociologie, qu'une ultime occurrence de "*Primus in orbe...*" (sans mention d'auteur) peut être signalée. Bergson, sensible à certaines thèses développées par la sociologie, ne tient pas pour bien fondé le contenu du vers antique, il s'attache cependant à nuancer sa pensée : "*Une théorie déjà ancienne faisait sortir la religion de la crainte qu'en pareil cas (une inondation, un ouragan) la nature nous inspire : Primus in orbe deos fecit timor. On est allé trop loin en la rejetant complètement ; l'émotion de l'homme devant la nature est sûrement pour quelque chose dans l'origine des religions. Mais, encore une fois, la religion est moins de la crainte qu'une réaction contre la crainte, et elle n'est pas tout de suite croyance à des dieux*²³". Bergson, à la différence

(17) Léon Daudet (1867-1942), fils d'Alphonse, dans son roman "*Les morticoles*", développe une satire des milieux médicaux qui peut être rapprochée du point de vue de Renan.

(18) On notera qu'un philosophe antique, Evhémère (III^e siècle av. J.C.), a dit des dieux qu'ils n'étaient que des hommes divinisés.

(19) Livre II, chapitre VII, §4, p. 320, éd. PUF.

(20) Ibid. p.320.

(21) Ibid. p.320.

(22) Publié en 1932 ; *La pensée et le mouvant*, publié en 1934, est un recueil d'anciens articles.

(23) *Les deux sources de la morale et de la religion*, édition PUF, p.160.

de Durkheim, ne refuse pas toute pertinence à l'assertion latine ; en affirmant que "*la religion est moins de la crainte qu'une réaction contre la crainte*", il fait de toute religion une sorte d'appareil défensif (et social) permettant "d'encaisser" les coups que le sort nous porte, coups qui, initialement excitent en nous *la fonction fabulatrice*²⁴.

Pour conclure, on retiendra que les mots de Pétrone ou de Stace ont bien contribué, tout au long de l'histoire de la pensée occidentale, à nourrir un constant débat sur la nature du phénomène religieux et, en particulier, sur l'expérience même du "sacré" ; celle-ci, selon les remarquables analyses du théologien allemand Rudolf Otto (1869-1937)²⁵, comporte deux aspects : tantôt le sacré se donne à nous comme *tremendum* (il provoque l'effroi), tantôt il exerce sur nous une puissante fascination (il est dit alors *fascinans*). Notre formule présente la singularité d'attirer notre attention sur une seule face du sacré, le *tremendum*, et c'est là sa limite. L'expérience du sacré peut faire l'objet de contresens ; ainsi si un lieu naturel, du fait de son étrangeté (une grotte sombre et glaciale, un amas de rochers aux formes insolites), si le souffle d'un ouragan éveillent quelque chose en nous qu'on peut bien nommer le *sentiment du sacré*, tous ces facteurs, comme le suggère Rudolf Otto, ne sont pas pour autant la *cause* d'un tel sentiment. Une analyse phénoménologique qui s'efforcerait de dépasser les explications rationalistes de toute religion, pourrait sans doute faire apparaître qu'il y a en nous, en tant qu'élément structurant notre être même, un "sentiment indicible de l'irrationnel" préalable à tous les tourments que la confrontation au monde peut produire.

J-F. R.

(24) **Ibid. cf. p. 205 et sq.**

(25) **Son livre majeur, *Le sacré*, paru en 1917, a suscité un très grand intérêt ; on s'y reportera avec fruit.**